
FUTURE
SEX

FUTURE SEX

EMILY WITT

FUTURE SEX

Traduit de l'américain par Marie Chabin

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris, XIVe*

Titre original : *Future Sex*
Éditeur original : Farrar, Straus and Giroux, New York
ISBN original : 978-0-86-547879-4
© original : 2016 by Emily Witt
All rights reserved
Date de publication originale : 2016

ISBN 978-2-02-134732-6

© Éditions du Seuil, mars 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes parents, Leonard et Diana Witt

Sommaire

1. Attentes 11
2. Sites de rencontre 25
3. Méditation orgasmique 55
4. Cyberpornographie 93
5. Webcams érotiques 141
6. Polyamour 171
7. Burning Man 221
8. Contraception et reproduction 243
9. Le sexe du futur 257
Remerciements 269
Note sur l'auteur 271

1

Attentes

Une femme célibataire, hétéro, qui venait de franchir la barre des trente ans. Voilà ce que j'étais en 2011, et j'imaginais encore que ma sexualité, en termes d'expérimentations, atteindrait son terminus en douceur, un peu comme le lent monorail de Disneyland glisse jusqu'au prochain arrêt. Là, je descendrais de la rame et me retrouverais nez à nez avec un autre humain, et nous resterions *ad vitam æternam* dans cette station nommée « futur ».

Je n'avais pas choisi d'être célibataire mais l'amour ne court pas les rues et il est rarement partagé. Sans amour, je ne voyais aucune raison de me fixer. Parce que c'est l'amour qui déploie les hommes et les femmes sur terre, l'amour qui les pousse à s'engager dans la durée. Pour ces raisons, mon entourage considérait l'amour comme une manifestation eschatologique, messianique. Mes amis affirmaient avec une ferveur religieuse qu'à moi aussi, ça arriverait, comme si l'univers nous le devait à tous, comme si personne ne pouvait y échapper.

Bien sûr, j'avais déjà rencontré l'amour. Et je savais combien j'étais démunie quand il s'agissait de l'attiser ou d'assurer sa

pérennité. Malgré cela, je nourrissais l'idée que mon avenir serait le dénouement par défaut de ma sexualité, un destin plus qu'un choix. Cette vision iridescente flottait dans mon esprit, imperméable aux tumultes de mon expérience, telle une ligne d'arrivée cristalline. Mais je savais que l'amour n'arrivait pas à tout le monde et en vieillissant, je commençais à m'inquiéter – et si ça ne m'arrivait pas, à moi ?

J'avais quelqu'un pendant un an ou deux, puis je restais seule autant de temps. Dans ces périodes de creux, je couchais parfois avec des amis. Au bout du compte, on avait tous couché les uns avec les autres. Les attirances naissaient et s'éteignaient assez facilement, et si, de temps à autre, nous assistions à une crise de folie passagère ou à une démonstration de souffrance, on peut dire que dans l'ensemble, ça roulait. Nos âmes papillonnaient dans les limbes, on se frôlait comme des feuilles mortes, attendant que résonnent enfin trompettes et cloches nuptiales annonçant l'accomplissement de la prophétie.

Le vocabulaire que nous utilisions pour décrire ces relations ne parvenait pas à les définir. Leur caractéristique principale était que nous les entretenions tout en restant seuls, mais personne ne savait trop comment nommer ce genre de rapports. L'expression « coucher ensemble » laissait entendre que nos échanges étaient dénués de cérémonie et de civilité. Le terme « amants » avait un petit côté désuet, sans compter que nos partenaires sexuels étaient souvent « juste des amis », à défaut de n'être « que des amis ». La plupart du temps, on disait qu'on « sortait ensemble », une expression qui valait aussi bien pour les plans d'un soir que pour les histoires de plusieurs années. Ceux qui sortaient avec quelqu'un étaient généralement célibataires,

sauf quand ils *sortaient avec quelqu'un*. Le terme « célibataire » aussi avait perdu sa spécificité : il pouvait signifier « non marié », comme sur la déclaration d'impôts. Mais ne pas être marié n'impliquait pas forcément qu'on était célibataire puisqu'on pouvait être « en couple ». « En couple », dans ce cas, désignait un engagement provisoire. Il n'existait pas d'adjectif unique pour ça. « Petit(e) ami(e) », « compagne » ou « compagnon », tous ces vocables supposaient une forme d'engagement et ne s'employaient donc que dans des situations précises. Un de mes amis parlait d'une « non-ex » avec qui il avait entretenu une « non-relation » pendant un an.

Les rapports humains ont évolué, mais pas la langue. En continuant à utiliser ce vocabulaire, on se sentait déphasé. On rêvait de poser des mots sur ces relations, comme si la possibilité de les nommer les rendrait plus attrayantes et non juste familières. Certains risquaient quelques néologismes ; la plupart les évitaient. On en était arrivés là par hasard, pas par choix. En tout cas, personne ne prétendait qu'il s'agissait d'un « choix de vie ». Et personne ne prétendait qu'être célibataire à New York et vivre quelques expériences sexuelles sporadiques avec des amis constituait une « identité sexuelle » à part entière. Ma situation était temporaire, pensais-je alors, elle prendrait fin lorsque l'amour arriverait dans ma vie.

L'année de mes trente ans, l'une de ces histoires s'est terminée. J'étais triste mais la tristesse ennuie tout le monde, moi y compris. Ayant déjà connu ce sentiment d'abattement, je me suis dit qu'il valait mieux tourner rapidement la page. J'ai repéré quelques types sur des sites de rencontre mais j'avais du

mal à éprouver du désir pour de parfaits inconnus. Je préférais draguer des copains que je croisais dans des fêtes ou dans le métro, des mecs sur qui j'avais déjà fantasmé. Au cours de cet automne et de cet hiver-là, j'ai couché avec trois hommes et j'en ai embrassé un ou deux autres. Ces chiffres me paraissaient très raisonnables. Et puis je les connaissais depuis un petit bout de temps.

Je me sentais plus sereine avec des personnes avec qui j'entrais en contact directement, sans intermédiaire. Parfois pourtant, un de ces « non-petits amis » éveillait en moi des réactions obscures, dont mon téléphone se faisait l'écho. C'était une espèce de désir sans espoir de satisfaction, sans objet clairement défini. Je contemplais sur les écrans les points de suspension lourds de sous-entendus. Je disséquais méticuleusement les photos postées sur les réseaux sociaux. J'exhibais ma légèreté à grand renfort de points d'exclamation, d'émoticônes, de LOL et autres MDR. Je me forçais à ne pas répondre tout de suite. Je feignais d'être happée par le tourbillon d'une vie trépidante : j'étais bien trop occupée pour lire les SMS qu'on m'envoyait. Que je me laisse prendre en otage par mon téléphone et son armada de clichés me contrariait beaucoup, moi qui n'aspirais qu'à la bonne humeur et à la sérénité. Ce Noël-là, j'écumais toutes les soirées.

Pendant plusieurs mois, j'ai réussi à me convaincre que j'étais satisfaite de mon sort : l'illusion aura duré de l'automne au printemps de l'année suivante. Au mois de mars, alors que les arbres encore squelettiques commençaient à dégeler, un type m'a appelée pour me suggérer d'aller faire un test de dépistage des infections sexuellement transmissibles. On avait

couché ensemble un mois plus tôt, quelques jours avant la Saint-Valentin. Je prenais un verre dans un bar près de chez lui. Je lui avais passé un coup de fil et il m'avait retrouvée. Puis on était rentrés chez lui à pied, marchant dans les rues désertes. Je n'étais pas restée dormir et je ne lui avais pas reparlé depuis.

Il était allé se faire dépister, me disait-il, parce qu'il avait remarqué quelque chose d'anormal. Il attendait les résultats du labo mais son médecin suspectait une chlamydia. Il voyait une fille qui habitait sur la côte Ouest, à l'époque où on avait couché ensemble. Il lui avait rendu visite à la Saint-Valentin et elle était furax contre lui, évidemment. Elle lui reprochait de l'avoir trompée et lui se faisait l'impression d'un salaud que l'on châtiait pour avoir transgressé l'ordre moral. Il venait de lire « On Self-Respect », l'article de Joan Didion sur le respect de soi. J'ai éclaté de rire – c'était son plus mauvais article – mais lui ne rigolait pas. Je lui ai dit qu'il n'était pas une mauvaise personne, que lui et moi n'avions rien à nous reprocher. Cette parenthèse agréable ne méritait pas tant d'attention. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Après avoir raccroché, je me suis allongée sur le canapé et j'ai fixé les murs blancs de mon appartement. C'était peu de temps avant mon déménagement.

De mon côté, l'affaire était classée mais quelques jours plus tard j'ai reçu un email accusateur d'une amie de l'autre fille. « Ton comportement me surprend, écrivait-elle. Tu savais qu'il allait rejoindre quelqu'un mais apparemment, ça ne t'a pas dérangée. » C'était la vérité : ça ne m'avait pas dérangée. Le fait qu'il allait « rejoindre quelqu'un » m'avait rassurée sur la nature fugace de nos relations, et je me souciais peu de l'aspect moral de la chose. « Je te conseille d'examiner ce que tu as fait

à la lumière froide de ton regard d'adulte », écrivait encore ma correspondante avant d'ajouter un peu plus loin qu'il serait bon que je « cesse de me bercer de frissons illusoires » pour m'attacher à « peser sans complaisance les conséquences concrètes de mes actes bien réels ».

Le lendemain, dans la salle d'attente bondée d'un cabinet médical de Brooklyn, j'écoutais une femme médecin expliquer à un public captif et somnolent comment s'y prendre pour mettre un préservatif. Nous attendions que quelqu'un appelle notre numéro. Là, à la lumière froide de mon regard d'adulte, j'ai examiné ce que j'avais fait. On ne devrait pas sous-estimer le besoin de contact d'un célibataire. Cernée de tous côtés par d'autres New-Yorkais aussi imparfaits que moi, je me suis dit que bon nombre d'entre eux devaient avoir enfreint quelques règles de prudence élémentaire, comme moi. Parce qu'il ne fallait pas se leurrer : la plupart des gens présents dans cette pièce savaient utiliser une capote.

Le médecin ne se laissait pas démonter par les railleries. D'un ton courtois, elle a répondu par la négative à une jeune femme qui lui demandait si les préservatifs féminins pouvaient se mettre « dans les fesses ». Au terme de son exposé et alors que nous attendions encore notre tour, les écrans fixés au mur diffusèrent en boucle des clips de prévention santé. Tournés dans les années 1990, ils montraient des gens aux vies aussi dissolues que la mienne – mais leur cas était aggravé par la coupe démodée de leurs jeans. Ces êtres imparfaits, quand on leur annonçait le diagnostic, fronçaient les sourcils, admettaient avoir eu une liaison et confessaient leurs fautes dans d'énormes téléphones sans fil. On voyait des hommes se draguer dans

des bars en carton-pâte où une poignée de figurants faisaient semblant de papoter autour d'un verre tandis qu'une musique d'ambiance apportait à l'ensemble une note festive. On aurait dit un interminable film porno où la scène de cul n'arrive jamais. Puis ils se confessaient et parlaient de leurs expériences comme dans une émission de téléréalité. Assis sur nos chaises, nous suivions leurs récits en attendant l'heure des prélèvements et des prises de sang. (L'un des types du bar gay avait une petite amie… et la gonorrhée. Il avouait à sa nana qu'il couchait avec des hommes et qu'il avait contracté une MST.) Ces vidéos ne condamnaient personne. Elles ne cherchaient pas non plus à démontrer qu'un adulte responsable devait nécessairement entretenir une relation amoureuse durable. Elles étaient honnêtes, c'est tout. Le gouvernement de la ville de New York proposait une vision technocratique de la sexualité.

Le gouvernement fédéral, lui, s'était fixé d'autres objectifs. Après ce fameux coup de téléphone, j'avais cherché « chlamydia » sur Google et j'étais vite tombée sur le site du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies. Selon cette agence gouvernementale, le meilleur moyen d'éviter une infection à chlamydia consistait à « éviter tout rapport sexuel anal, vaginal et oral ou vivre une relation monogame réciproque et durable avec un partenaire ayant subi des tests de dépistage dont les résultats se sont révélés négatifs ». C'était une chimère défiant toute représentation, deux falaises séparées par un gouffre sans fond. L'allusion à l'abstinence s'accompagnait d'un rappel plus pragmatique concernant l'usage des préservatifs. J'utilisais généralement des capotes mais cette fois-là, je m'en étais dispensée et donc, je prenais des antibiotiques. J'ai reçu les résultats

d'analyse quelques jours après ma visite au cabinet médical : je n'avais pas de chlamydia. Aucun des deux ne l'avait.

Comme le gouvernement fédéral, je n'aspirais à rien d'autre qu'à « une relation monogame réciproque et durable avec un partenaire ayant subi des tests de dépistage dont les résultats se sont révélés négatifs ». Cela faisait même un bon bout de temps que j'en rêvais mais le miracle ne s'était pas encore produit. Et nul ne savait s'il se produirait un jour… En attendant, j'étais un simple individu parmi d'autres, incapable de décrire avec des mots la nature de ses relations sexuelles, lesquelles ne correspondaient en rien à ses idéaux moraux. Un sentiment d'appréhension commençait à s'installer : et si c'était ça, mon avenir ?

Le jeudi 12 avril 2012, je me trouvais à l'aéroport JFK, en partance pour San Francisco. Devant moi, dans la file d'attente, se tenait un homme d'affaires aux cheveux poivre et sel et au look très californien. Il avait une peau nette, le teint frais et hâlé de ceux qui respirent la santé. Il portait des lunettes en polymère dernière génération, un jean noir et des chaussures en éthylène-acétate de vinyle recyclé censées ne jamais sentir mauvais. Sa veste polaire, de bonne qualité, était d'une épaisseur incroyable et doublée d'un de ces tissus souples qui ne peluche pas. C'était le genre à s'autoproclamer minimaliste et à n'acheter que des produits extraordinairement bien faits et au design irréprochable. Sauf que la sacoche d'ordinateur du vieux beau était un truc cheap avec des pochettes en maille filet et des boucles en plastique, orné de l'inscription GOOGLE. La personne devant lui portait un T-shirt Google avec les

têtes d'Ernest et Bart à la place des deux « O ». Et celle qui le précédait, un sac à dos Google.

Ce nom ne m'a pas quittée pendant toute la durée de mon séjour à San Francisco. Je l'ai vu brodé sur des poches de veste, décliné sur le thème des grandes villes américaines, gravé sur des gourdes en acier inoxydable, sur des polaires, sur des casquettes de base-ball… mais jamais sur les bus privés qui transportent les employés de la société vers leur campus de Mountain View où ils avalent des barres énergétiques aux baies de goji à la cafétéria et se baladent enveloppés comme des moines dans des manteaux Google avec des capes Google et des cornettes Google, cherchant leur chemin sur Google Maps, googlant les personnes qu'ils ne connaissent pas et chattant avec leurs amis sur Google, comme il m'est arrivé de le faire moi-même des dizaines de fois par jour, au point que je voyais dans l'apparition récurrente du logo une provocation monopoliste.

Le jour de mon arrivée à San Francisco, je me suis arrêtée dans un café inondé de soleil, dans Mission District. J'ai bu un cappuccino et parcouru le *San Francisco Chronicle* qui traînait anachroniquement sur le comptoir. La Une était consacrée à une fusillade ayant eu lieu dans une université catholique d'East Bay et un peu plus bas, un autre titre annonçait une sévère répression fédérale sur la marijuana à usage médical. Pas très loin de moi, un type racontait son déjeuner au Googleplex. J'ai noté dans mon carnet : « Pilaf de quinoa à la canneberge ». Et ensuite, « coregasme ». C'était son autre sujet de discussion : ces femmes qui ont des orgasmes spontanés en faisant du yoga. La barmaid trouvait ça génial, que ce phénomène attire enfin

l'attention, car elles étaient nombreuses à expérimenter ces orgasmes sans oser en parler. Cette époque-là était donc révolue.

Il fut un temps où les habitants de San Francisco passaient pour des ennemis du déodorant et du rasage superflu. En parcourant les rues, apercevant des ouvriers gays et des boutiques de sex-toys, il m'arrivait de songer que c'était ici que Harvey Milk avait été élu (et assassiné), ici que les saunas homos avaient essaimé (et fermé). Mais ce que je remarquais surtout, c'est que les San-Franciscains semblaient imprégnés d'onguents et de baumes aux plantes, lavés aux sels de bain et parfumés aux huiles essentielles qu'on trouvait dans les boutiques de Valencia Street. Quand il ne charriait pas des relents d'égout, l'air sentait la cire d'abeille, la lavande et la verveine. Les trottoirs de Mission étincelaient au soleil, la nourriture était délicieuse. Dans Hayes Valley, un glacier vendait des crèmes glacées à l'azote liquide. J'ai regardé ma glace prendre forme comme par magie dans un nuage de vapeur accompagné d'un crissement. Et pendant que se produisait ce petit miracle, la vie suivait son cours autour de moi : des mamans tenant à la main des mugs isothermes Google attendaient patiemment leur tour en discutant de leurs conseillères en allaitement. Sur la toile, pour détourner la peur du péché de coregasme, on livrait bataille contre le sucre et la farine de blé. « Le miel bio non pasteurisé, le beurre clarifié produit localement et le pain au millet et aux graines de chia ont eu raison de mes envies de gluten », annonçait sur les réseaux sociaux une amie de fac. « Bénies soient les céréales d'autrefois. »

Le soir, je profitais de ma solitude pour déambuler dans la ville. Des bribes de sermons en espagnol s'échappaient des

églises, ponctuées par le bourdonnement électrique du train BART qui filait en contrebas. La ville était un paysage onirique d'écrans luminescents et de fétichisme analogique, de sex-shops et de fruits à noyaux. Dans le bus ou au coin des rues, j'entendais les discours délirants de paranos qui voyaient un rapport entre les anciennes théories conspirationnistes et les nouvelles technologies. Moi aussi, j'ai commencé à voir des conspirations partout. Les trottoirs miroitants de Mission m'ont soudain fait penser à la poudre irisée de mon fard à joues. « Tiens, ce trottoir brille autant que mon Super Orgasme », ai-je pensé un jour – Super Orgasme étant le nom de mon blush. Ma trousse à maquillage se délectait des dogmes sexuels du moment : POUR ELLE & LUI, lisait-on sur l'étiquette de mon fond de teint sans paraben, comme si nous menions tous des vies pleines d'audace et de spontanéité, loin du conformisme et des châtiments. Ce jour-là, j'ai couru dans le Golden Gate Park où des oiseaux de proie gigantesques lorgnaient avidement des teckels au poil lustré. Des bans de cyclistes circulaient dans le parc, vêtus de shorts moulants Google.

L'amour libre à l'américaine découle d'une longue tradition d'expériences communautaires, de prophètes aux regards hallucinés et d'hérétiques enfermés derrière les barreaux. À l'époque, l'amour libre signifiait le droit de coucher sans procréer, le droit de coucher avant le mariage, et même le droit de refuser le mariage. Il symbolisait la liberté d'expression sexuelle pour les femmes et les homosexuels, une liberté absolue d'aimer, quels que soient la couleur, le sexe et la religion. Au XXe siècle, les idéalistes postfreudiens pensaient que l'amour libre engendrerait un nouveau modèle politique et signerait même l'arrêt de mort

du concept de guerre. Quand j'entendais ces deux mots, « amour libre », je ne pouvais m'empêcher d'imaginer tous ces jeunes vibrant au son de l'acid rock, dans ce même parc, en 1967.

Dans l'univers de la science-fiction, l'amour libre représentait le futur. Le nouveau millénaire promettait des voyages dans l'espace, des modes de contraception infaillibles, des prostituées cyborg et une sexualité débridée. Et puis le futur est arrivé avec ses libertés nombreuses et nouvelles, et l'amour libre comme idéal est passé de mode. Nous étions libres d'expérimenter le coregasme, certes, mais les hippies avaient fait preuve d'une grande naïveté : la science-fiction, par définition, n'existe pas. Le nombre croissant de liaisons extraconjugales avait généré de nouvelles raisons de se raccrocher aux repères traditionnels, des raisons nommées sida, déclin de la fertilité et fragilité des sentiments. Si je me préparais moi-même à vivre une parenthèse de liberté, je n'en programmais pas moins ma destinée monogame. Après les expériences ratées des générations précédentes, cela me semblait aussi légitime que de reconstruire un monument national baroque détruit par une bombe. Cette destinée m'était familière mais je ne remarquais pas qu'il s'agissait d'un ersatz, ni qu'une autre forme de liberté avait vu le jour – c'était un curseur clignotant sur un écran noir.

L'interface Google, d'une neutralité toute sympathique, donne sa bénédiction aux mots filtrés dans son vaste tamis. Sur Google, tous les mots, tous les styles de vie sont égaux. Le moteur de recherche a cette capacité de brouiller les frontières entre le normal et l'anormal. Les réponses glanées par ses algorithmes prouvent à chacun que d'autres pensent comme lui : plus besoin de rester seul dans son coin avec ses désirs bizarres

– en réalité, il n'y a pas de désir bizarre. La seule attente à avoir en matière de sexe, c'est que l'amour nous guide vers la vie à laquelle nous aspirons.

Et si, justement, l'amour nous échappait ? La liberté sexuelle concernait désormais des personnes qui n'avaient jamais eu envie de bousculer les vieilles institutions, si ce n'est en exprimant leur solidarité avec ceux de leurs amis qui s'en chargeaient. Quant à moi, je n'avais rien demandé, et la perspective d'une liberté sexuelle totale ne me rendait pas heureuse pour autant.

Si j'avais décidé d'aller à San Francisco ce printemps-là, c'était parce que le décalage entre mes désirs et la réalité était devenu trop important. Je voulais m'imaginer un avenir différent, en phase avec ma liberté, et à cette époque, San Francisco était l'endroit où se dessinait le futur, ou du moins l'Amérique l'avait élue comme la ville de ceux qui croyaient encore à l'amour libre. Là-bas, on savait faire la différence entre famille et rapprochement sexuel de deux personnes. On croyait que les communautés parviendraient à briser la tradition monogame hétérosexuelle. On savait mettre un nom sur ses choix de vie et chaque acte prenait des allures de mouvement social. À San Francisco, les nouvelles technologies étaient un moyen de remodeler la société, y compris les idées sur la sexualité. J'ai vite compris que l'attachement des San-Franciscains à la notion d'intention faisait toute la différence entre mon pessimisme et leur optimisme. Quand votre vie ne se conforme pas à une idée et que ce décalage vous mine le moral, jeter l'idée à la poubelle peut vous aider à vous sentir mieux.

J'aurais pu trouver ce genre de communautés à New York ou dans n'importe quelle autre grande ville des États-Unis.

Je n'étais pas la première à utiliser la Californie comme prétexte. J'ai pris la côte Ouest et le journalisme comme alibis et j'ai étudié les différentes options qui s'offraient à moi. J'étais arrivée au point où l'idée de ne pas avoir exploré toutes les possibilités m'emplissait d'effroi. Mais si, à trente ans, le futur s'était produit tel que je l'avais imaginé, j'aurais abandonné mon enquête. J'aurais endossé le rôle d'épouse-monogame-qui-élève-ses-enfants et posté des photos sur les réseaux sociaux, comme autant de trophées destinés à la célébration collective. Quand j'ai commencé à explorer les multiples voies de l'amour libre, j'espérais encore rencontrer mon destin à mi-chemin : sur cette route plus qu'incertaine, j'aurais emprunté une bretelle de sortie qui m'aurait vite ramenée vers les espoirs confortables et les noms familiers.

J'étais tellement hypocrite. « Mais quelle est ta quête ? » me demandaient les libres penseurs, et j'en rirais plus tard avec mes amis.

2

Sites de rencontre

Je ne me suis jamais sentie très à l'aise seule dans les bars, mais j'étais à San Francisco depuis une semaine et il n'y avait pas de chaises dans l'appartement que je sous-louais, juste un lit et un canapé. Mes amis étaient mariés ou travaillaient tard. Un mardi soir, j'ai avalé une soupe de lentilles debout devant le comptoir de la cuisine. Je suis allée m'asseoir dans le canapé dans le salon vide et j'ai consulté les dernières actualités des réseaux sociaux à la lumière crue du plafonnier. Ce n'était pas une façon de vivre. Un homme serait allé dans un bar seul, ai-je pensé. Alors je suis allée dans un bar, seule.

J'ai choisi un tabouret au milieu du comptoir, j'ai commandé une bière, et j'ai rafraîchi le fil d'actualité sur mon portable. J'attendais qu'il se passe quelque chose. Plusieurs écrans retransmettaient un match de basket. Il y avait des banquettes en similicuir rouge, des guirlandes de Noël lumineuses et une barmaid. Un couple de lesbiennes se pelotait dans le fond de la salle. Près de moi, un type à lunettes qui devait avoir mon âge suivait le match à la télé. Lui étant l'unique homme seul, et moi l'unique femme seule,

nous avons échangé un regard. Puis j'ai fait semblant de me concentrer sur l'écran à l'autre bout de la salle. Il m'a tourné le dos pour suivre la retransmission du match sur l'écran installé au-dessus des tables de billard. Au même instant, les joueurs ont applaudi.

J'ai attendu qu'on vienne me parler. Quelques tabourets plus loin, deux types ont éclaté de rire. L'un d'eux s'est approché pour m'expliquer pourquoi ils rigolaient. Il m'a tendu son téléphone et a montré du doigt un post, sur Facebook. J'ai lu et esquissé un sourire forcé. Le type a regagné sa place. J'ai continué de siroter ma bière.

Avec une pointe de regret, j'ai songé à mon salon et à mon sofa recouvert d'un plaid en laine aux motifs navajos. Il y avait un poêle à gaz en fonte dans la cheminée. J'avais tourné les boutons de l'appareil et de la bouteille de gaz dans tous les sens sans réussir à l'allumer. La nuit, la pièce était aussi froide et pâle qu'un cadavre. Il n'y avait pas de télévision.

Reportant mon attention sur mon téléphone, j'ai ouvert l'application OkCupid, le site de rencontre gratuit. J'ai regardé si d'autres personnes dans le quartier étaient également en train de boire un verre seules. Dans cette rubrique baptisée OkCupid Locals, toutes les invitations sont rédigées à la première personne du pluriel, et à l'impératif :

« Fumons un joint et passons un peu de temps ensemble. »

« Allons bruncher, déjeuner, boire une bière ou autre et passons un samedi festif et sympa. »

« Allons voir Koyaanisqatsi au Castro et prenons un verre après. »

« Faisons connaissance et amusons-nous. »

« Mangeons un cookie. »
« Devenons amis et partons à la découverte du monde. »

Je n'ai jamais posté d'annonce sur OkCupid ; je préférais répondre à celles des autres. Ce soir-là, en faisant défiler l'écran, je suis tombée sur l'invitation laconique d'un type plutôt beau gosse. « Allons prendre un verre », avait-il écrit. J'ai consulté son profil. Il était brésilien. Je parle portugais. Il jouait de la batterie. « Les tatouages occupent une place importante dans la vie de mes amis et de ma famille », précisait-il.

Saisissant cette perche virtuelle, je suis allée boire un verre avec un inconnu. On s'est embrassés, on est allés chez lui, il m'a montré sa collection de plants de cannabis, on a parlé du Brésil. Ensuite, je suis rentrée chez moi. Je ne lui ai jamais reparlé.

Mon premier rendez-vous de ce type a eu lieu peu de temps après l'achat de mon premier smartphone, en novembre 2011. Tinder n'existait pas encore et à New York, mes amis utilisaient OkCupid : c'est donc sur ce site que je me suis inscrite. J'avais également créé un compte sur Match mais je préférais OkCupid, probablement parce que, contre toute attente, je suscitais l'intérêt de nombreux utilisateurs sur ce site-là. Régnant en maîtres sur Match, les banquiers aux mâchoires carrées exhibant leurs photos de plongée sous-marine à Bali et leurs photos de ski à Aspen m'accordaient tellement peu d'attention que c'en était vexant. Le pire a été le jour où j'ai adressé un clin d'œil virtuel à un type dont la présentation disait : « J'ai une fossette au menton. » On le voyait en train de jouer au rugby ou torse nu sur le pont d'un bateau de pêche, tenant entre ses mains